

novembre  
fleurs en papier tombées dans la suie  
en trois éructations  
le matin est là  
il faut  
rouvrir l'œil  
parfois se lever  
marcher  
par la grâce de ce déséquilibre orienté qui vous porte  
d'un point à un autre point en tirant des bordées contradictoires  
chalouper  
louvoyer  
au milieu de mes collègues écarquillés de la ville-holocauste  
avec la voie d'eau de la mort ouverte à fond de cale  
avec l'espoir fou de franchir  
quelque part entre la gare des Guillemins et l'église Saint Martin  
le cap Horn  
d'être subitement  
ailleurs

étrange

cette pièce chaude où gît parmi les sous-verres

Rainer Maria Rilke

j'écoute la voix des anges

ceux qui bourdonnent comme mouches dans ma tête

quelle paix fermée que ces visages

un dieu grec plane dans l'aller et retour des regards

ici la vie s'est battue le tambour des retraites coupées

et nous voici quatorze dans l'attente d'une porte qui s'ouvre

étrangers

honteux de nos pleurs secrets qui sont crachin de novembre

j'écoute

comme dans le cocon monoplace de mon lit

le bruit des élitres des humains

j'habite avec eux les grandes nécropoles où se perdent les rêves

toutes les nuits

toutes les nuits

la solitude y pile des étoiles au fond de son mortier égalitaire

j'écoute

le bruit d'outre-rien de vos pas

le frôlement imperceptible et vain des cuisses satinées

de vos femmes

je guette

car je ne désire plus que cette musique des chairs

assis sur mon scrotum

et attendant de périr

silencieux devant l'inutilité blanchâtre de l'aurore

parenthèse

présent suspendu

nausée  
blattes moulues entre les molaires  
et ce désir incoercible  
d'étrangler de la main gauche un rêve meurtri  
puis de la droite aussi  
la réalité innommable du jour

en ce temps là  
quelqu'un prit la peine  
de me vomir dans les étoiles  
et de m'anéantir en ce qui me précéda  
vieux rythmes  
vieilles horloges millénaires  
sur lesquelles je ne fis que couler  
...  
à pic!

9

le jour après la nuit  
la nuit après le jour  
et l'anarchie par dessus  
comme un drapeau mouillé  
inaccessible

...

la nuit après le jour

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

A l'aube de tout ce qui est  
Je suis  
Naissant à mon réveil dans les bouquets de coraux dressés des  
agaves  
Le dos libéré  
Les muscles pleins de bulles  
Je suis  
Dans les pins, sur l'écran gris mauve bleu de Sèvre  
Du ciel  
Étalé sur l'horizon  
Silhouette sans relief  
Brassé par le ressac  
Caressé parce que je suis roche  
Émerveillé d'être tout ce qui est  
Les plantes qui demeurent  
Le ciel et la mer qui s'en foutent  
Mic qui grince des dents la nuit dans l'enfantement douloureux  
d'elle-même  
Je suis  
Simplement  
Dans l'émail des couleurs  
Dans la coupe du vin de la mort qu'il faudra bien boire un jour  
Dans cette douleur lancinante au côté  
Juste sous la clavicule gauche  
Dans l'angoisse qui me ronge parfois sans raison le long de la  
ligne verticale du ventre  
Dans la souffrance de ceux qui font souffrir  
Dans l'immonde connerie des bombes  
Dans l'éjaculation  
Qui fait craqueter mon sexe comme une braise  
Je suis  
Parce que je ne suis plus  
Ni unique  
Ni indivisible  
Sérénité sans frisson...

...Immobilité verticale des agaves

Les pupilles dilatées pour absorber la plus grande partie possible  
du monde

et des visages

je vous êtes

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

Le temps baille  
Et s'étire avec la nuit  
Rumeurs  
Voix transpirées par les murs  
Quelque part  
Le monde vit  
Il phagocyte et il parle  
Quatre murs  
Comme une caisse de résonance  
Où la vie vient mourir en vaguelettes  
Tout ce qui reste de leurs tempêtes  
Si lointaines  
Si dérisoires  
La ville  
Immobile dans son décor de carton-pâte  
Sous le couvercle éternel et noir du ciel  
Comme la croûte d'un gâteau d'anniversaire  
Elle grouille pourtant  
Souterraine  
Bouffée par le dedans par les termites à deux pattes  
Elle attend le printemps la ville  
Quand les petits vers  
Pour sortir  
Se déguiseront en papillons  
Feront trois petits tours  
Le temps d'une bronzette aux terrasses  
Puis  
Aux premières brumes  
Rentreront dans leurs alvéoles  
Pour  
En toute continuité  
Manger  
Déféquer  
Coïter  
Rire

Pleurer  
Et dormir  
En tout petit comité

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

Une cave  
Mon pote  
Une cave qui sert de conque  
Je rote  
Et j'écoute la radio  
L'univers pénètre donc jusqu'ici  
Avec sa gueule de lapin atteint de la myxomatose  
Mais  
Avec sa frime et son look  
Avec son press-book  
Avec son masque de santé jeté sur ses misères  
Sur ses chancres  
Sur ses corps de rwandais en kit à monter soi-même  
Sur ses enfants soudanais qui regardent à travers leurs côtes  
Sur ses kurdes, ses bosniaques, ses kosovars, ses serbes, ses  
afghanis, ses syriens  
Sur les crânes ouverts de qui se fait l'histoire  
Assez, l'univers !  
ASSEZ !  
Pourtant  
Y a du rab  
Les malades  
Les mal-foutus  
Les tout seuls  
Les qui ont mal aux autres  
Les qui ont perdu leur cœur dans le fond d'un vilain chagrin  
Les qui s'engueulent parce qu'ils ne peuvent pas vivre autrement  
Les qui sortent  
Les court-circuités-barbituriques-fini-fini  
Les qui oubli-oubli  
Au fond d'une bouteille noire comme de l'encre  
Une cave mon pote  
Une cave avec la radio  
Une cave qui sert de banque  
De stock à misère...

...Que la nuit te soit douce  
Camarade  
Cette nuit où pleure sans bruit le sang  
Et où les miracles du mal s'accomplissent pendant que tu roules  
Pensif  
Entre tes doigts roule la morve sèche de ton nez  
Refais le monde dans ta tête  
Petit frère  
Ça ne coûte rien  
Et dors  
Dors mamé vî cou\*  
Dors enfin  
Debout s'il le faut  
Comme tout le reste

\* expression dialectale courante en wallon liégeois: "bien aimé  
vieux cul"  
(c'est très amical et un peu tendre)

Dissocié  
L'âme cassée en deux  
Couché nu au sein du paradis  
Avec le silex en dents de loup qui perce douloureusement entre  
les côtes  
Buvant pour survivre le vent et le bruit tempétueux du feuillage  
Je regarde  
La femme  
Victime de ses jambes écartelées  
De son avidité de poulpe  
Mangeant elle-même sa matrice  
Et se bouchant les oreilles avec les seins  
Silence  
Souffle le cri distordu de la distance  
Arrache de tes tripes le nœud dur de ton immobilité  
Broie l'angoisse à grands coups de dents qui grincent  
Et branle ta cervelle dans le grand creuset mou et indifférent du  
monde  
Que brûlent les oriflammes de la peur  
Que s'illuminent viviers et incendies  
Qu'éclate le plus grand hurlement de douleur du mal du fond de  
tes os  
A force de regarder entre les dents écaillées de la mort  
Tu te feras manger les yeux  
Comète désamorcée  
Nuit pulpeuse et moite  
Sexe exaspéré  
Dressé dans le vide merdique et intouchable de l'air  
Quelque part hurle un homme au pénis douloureux comme un  
phare

Rêche odeur du divan sale de la nuit  
Bientôt même les enfants arracheront les yeux des alouettes  
mortes  
Et moi  
Par l'ouverture du ventre  
J'épellerai en les étirant des kilomètres de tripes bleues  
Mieux  
Au marché aux échanges  
Dans mon échoppe  
J'en ferai des écharpes  
Je les nouerai en fleurs de dérision  
Et puis  
Mort de faim  
Fauché  
Enlevé  
Kidnappé  
Enterré  
Avec juste pour me tenir compagnie le parfum vert de ma mort  
Provisoire et éternelle  
Je partirai enfin

entre les dents de hachoir de la pluie  
il n'y a pas de refuge  
sinon la vaste prison circulaire de la terre  
pas de gare  
pas de port  
seulement le long voyage entrelacé  
le sillage de girin  
qu'est la vie

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

j'habite ces alvéoles de béton qui sont les caries de la mort  
ma tête  
encadrée  
au beau milieu d'un trou du sourire macabre des façades  
seul  
hébété  
iceberg sans dérive  
fixe  
comme un œil  
contemplant la pluie disciplinée  
domestiquée  
filer au long des rigoles hallucinement rectilignes  
seule perspective  
les fuyantes des arêtes des murs  
droites  
désespérément droites

le temps  
(sommes-nous naïfs)  
c'est ce très vieux corbillard  
auquel il faut reconnaître  
le mérite de beaucoup de lenteur et de beaucoup de patience

l'espace  
c'est ce trou dans la tempe  
qui éternise la portée de nos bras  
c'est le silence où grince une poulie sans fin

tous deux  
c'est la certitude à la fin  
de s'y dissoudre  
rongé  
suçé  
sec

.....  
et aucun d'eux  
N'EXISTE

leur sourire  
qui traverse l'hiver gris  
leurs griffes  
leurs dents  
le rose saint-sulpicien de leurs joues  
l'équivoque aquatique de leurs hanches  
l'oreiller de leur ventre  
et la vie qui pulse dans leurs prunelles  
vierges noires  
épouses alchimiques  
arpentant les trottoirs de la ville avec  
à chaque pas  
l'air de mesurer le monde au compas  
et tout au fond  
cet hibiscus odorant où se perdent les mouches  
comment ne pas s'y perdre l'âme?

je vais laisser passer l'orage du silence  
celui-là que le vent n'a jamais pu que vider sans étreinte et sans  
poings  
je vais laisser croupir  
la vasque aux moires oubliées  
ma main dedans  
flottante et immaculée Ophélie  
je vais...  
dernier frisson des méninges avant le grand sourire ossuaire  
je vais finir de vous voir  
sans jamais vous regarder  
je vais  
m'entrouvrir au sommeil

Décidément  
Il fait gris  
Encore  
Un temps à rêver des couleurs  
A rêver de s'enlever du ventre la brique insonorisée de l'ennui  
Un temps à construire des maquettes de caravelles  
Un temps à n'avoir plus rien à dire  
Plus rien à faire  
Qu'à attendre  
Qu'à hiberner son souffle  
Qu'à économiser ses regards dans l'espace intérieur de quatre  
murs peuplés de fantômes  
Un temps à sommeil  
Un temps à remiser au grenier sa violence  
Avec les vieilles lunes de l'enfance  
Un temps de petit vieux  
Qui s'écoute battre les tempes  
Un temps à flâner en pensée au pays sans ambiguïté des  
grands fauves  
Au pays rouge et vert  
Peuplé de nus tatoués et criards  
Au lieu de quoi  
Porter ses yeux au dehors  
C'est imbiber son regard d'une ouate hydrophile  
Qui vous pompe la moelle  
La dissout  
L'évapore  
L'éparpille sur la neige fondante  
La délaye dans le brouillard glacé de matins inconsistants  
Fermer l'œil  
Faire la boule en soi-même  
Foetus enroulé  
Réchauffer son espoir  
Le couvrir comme un œuf de passereau...

...Suspendu entre estomac et gorge  
Au tréfonds secret de soi  
Tenir  
Bien replié sur ses bases stratégiques  
Attendre le bateau qu'amènera la débâcle  
S'étirer  
Bailler  
Juste quand il faut  
Histoire de se sentir bouger les muscles  
Histoire de se sentir vivant  
Histoire d'imaginer que les autres sont toujours là  
Derrière les vitres closes et jaunâtres de leurs tristes nids  
calfeutrés  
Patience  
Il ne se passera rien  
Rien de rien  
Jusqu'au printemps

Le matin bof  
avec la lumière qui glauque  
avec le gris qui dégouline  
avec le vent qui se retient de respirer  
ma vie  
immobile  
égrenée  
toute entière à l'écoute du rien  
suspendue  
à un fil  
d'épeire diadème

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

moi  
morituri  
en partant  
j'oublierai ma valise  
et je vous saluerai  
depuis un vapeur blanc à la fumée noire  
je vous saluerai  
bien de l'au revoir du au plaisir  
moi  
morituri  
enceint d'un beau fœtus de nacre  
je m'en irai vers un pays encore incréé  
j'ai le possible en poche  
et sur le quai  
de la tendresse pour vos visages consternés  
vous avez bien le bonjour  
le dernier décidément  
de ceux qui vont mourir

tabou

nous descendons un Nil infini et glauque  
pirates impuissants au long masque d'Anubis  
sur la surface pétrie d'or invraisemblable  
où le temps coule par longues lamées  
nous n'avons même pas le recours des épaves et nos  
gouvernails ploient sous les poussées du vent. Nous évitons  
les mirages dont le sable écaille les yeux. Nous rappelons les  
tempêtes indifférentes, lovées vers l'embouchure, dans  
l'espoir fallacieux de ramener sur nos têtes le centre des  
choses.

tabou

même le hurlement d'Ammon assassiné  
personne pourtant ne peut rien avant que le soleil n'ait bougé  
dans sa course à l'abîme  
nos gestes ont la lenteur des bas-reliefs  
nos yeux seuls bougent de leur indépendance étale  
nous avons vu trois oiseaux de légende mais trop haut pour que  
nous puissions  
quoi ?  
tabou surtout le visage des femmes qui ondoient sur le rivage  
Elles dont l'amour nous eut haussé à la pointe des  
pyramides, là où la lumière se reçoit en elle-même  
et se redonne...

...tabou

enfin nos regards qui ne passent pas les orbites, rivés au vide,  
vrillés dans le translucide  
nous avons toujours vu  
à travers  
et c'est pourquoi quelques uns ont  
les prunelles usées par le frottement de la rive  
perdu jusqu'à l'espoir  
de ressusciter d'entre les morts.

il y a au bleu faïence des nuages  
quelques effets rétroactifs  
ceux qui perlent en rosée sur les fils anxieux du téléphone  
qui fleurissent en givre aux nerfs des roseaux pensants  
qui se mettent à servir d'euphorie  
pour les plexus solaires et les alouettes  
REGARDE  
la fenêtre ouverte dans mon front  
ai-je jamais perdu par l'une ou l'autre oreille le long filet des strati  
tout le chapelet de mes cirri  
ma bouche éructe des nuages  
si jamais je me réveille  
j'aurai des rêves d'orage  
je gronderai des tonnerres du fulmicoton  
je me marijuanerai de cumulo-nimbi  
au picrate

qu'il vienne  
le prêcheur d'actes  
le poseur de voie  
que quelqu'un courre le risque  
moi je ne fais  
ni ne sens  
je regarde  
tout est dans l'ouverture immense de mon œil  
où tout peut entrer  
mais dont rien ne ressort  
une grande fosse commune où vos gestes s'enlisent  
où vos paroles s'éteignent  
s'ouatent  
s'estompent  
où vos pas s'étirent à l'infini jusqu'à l'immobilité linéaire de la  
corde  
dites-vous:  
" vivre n'est qu'un souffle "  
dites-moi:  
" vis et sois le vent "

Orbites de béton  
Où tu es  
Où tu couches  
Où tu vis le souffle de l'impossible  
Étouffé par le temps  
Où tu vis  
Où tu couches  
Et le soleil  
Braise jaune découpant aux ciseaux le réel  
Réveil  
Réveil du long sommeil de la longue torpeur  
Réveil en pleine nuit  
À deux heures du matin quand les souris de la vie se remettent à  
courir  
dans tes membres  
Marche  
Momie  
Marche  
Jusqu'au jour enrubanné d'absurde et d'hirondelles  
Jusqu'à la lumière écorchée du bonheur d'être  
Jusqu'à  
Jusqu'à ce que mort s'en suive

Premiers pas incertains  
Premières paroles balbutiées  
Dans un corps vieux  
Qui renaît  
Et que transforme leur magie  
Mot amour  
Enfance difficile  
Naviguant entre les écueils  
Louvoyant entre les mensonges inconscients des autres  
Premières rencontres  
Effrayantes  
Le nez sue les couilles bleues de mes congénères  
Le dialogue avec les singes hystériques et profonds  
Et ce refus de la main qui ouvrirait le monde  
Les barreaux de la solitude  
Et  
Autour de la gorge  
Le fil barbelé du temps  
Finalement  
Savoir  
Ah ! Savoir !

Mais comme les gestes paralysés du rêve  
Redevenir soudain  
Vulnérable  
Comme goutte de sperme tremblant au vent de la mer  
Les bras d'or  
Les bras d'azur  
Tendus désespérément vers l'impossible tendresse des choses  
Alors  
Alors je me transforme en cactus  
Je suis pointe...

...Copeau de métal  
Aspirant pourtant à pleins poumons  
La dernière chance  
Le fil qui conduit au delà  
Le souffle alcoolisé de l'océan sur l'étendue étale de mes rêves

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

Avec ses yeux perforés, il les a un jour aperçus : noirs et bleus ; passant longuement les fondrières sur de longues jambes de verre diaphane ; indifférents au tango bruissant du soleil dans ses dentelles de sphaigne rousse.

Lui, il les avait attendus toute une longue saison derrière l'os de son front. Il s'est mis à les suivre, ces voyageurs de l'au loin, trainant depuis la porte des villes leurs voiles comme des rêves indéchiffrables.

Il les a vus comme reflets sur la mer.  
Vus comme milans, points perdus sous les nuages.  
Si heureux de ne pas vraiment les voir ; de ne toucher que le vent , de reconnaître dans leur absence ses frères.

Voilà le premier pas  
Celui qui  
Arrachement douloureux de la matrice  
Se fait avec encore autour du cou  
Le reste du cordon ombilical  
Pour la première fois le nez sur les vergetures du soleil et de la  
mer  
Pour la première fois la lumière d'argent poli  
Qui découpe métalliquement les arbres en aiguilles de mort  
Tout autour grouille le jardin rose et noir de la vie  
Angoisse  
Nœud du premier cri  
Écrit avec le doigt  
En lettres de méconium  
Sur les vitres d'une salle d'accouchement livide

il n'est que d'entendre le silence  
descendre  
avec des allures de scaphandrier  
sur le monde en proie aux affres du soir  
pour apprendre  
à aimer mes mains nues  
au point d'en saisir violement le vide  
et de le stranguler

.....  
**AVEC UNE FORCE DISPROPORTIONNEE**

nous avons bien peu de temps  
pour épouser le relief des choses  
compter par minutes le grain de chaque objet  
nous sommes ainsi quelques fourmis  
sous le regard patient des horloges  
à dévorer le réel  
à percer notre chair de l'éclat des rochers  
à hanter de nos yeux plénipotenciaires  
l'azur  
à promener nos mains sur la vie  
à dormir le dos sur l'herbe mouillée  
à tomber du soleil sur les arbres  
à chauffer nos jambes sous les aisselles de la femme  
à éviter les mots  
qui ne peuvent plus rien nous apprendre  
fors qu'il nous reste juste le temps  
d'embrasser sur la bouche la chair si proche de l'évidence  
juste assez de moments fugitifs  
pour mettre les paumes de l'essentiel sur nos fronts brûlés

Tu vois  
J'ai déjà commencé la gangrène qui mène à la fleur de l'âge  
Mais je n'ai pas fini  
J'ai encore la tête pleine d'oies sauvages  
Les mains vides  
Et le cœur balancé  
Ne dis rien  
Je n'ai pas fini  
Pas fini de commencer à mourir  
Pas fini d'épeler sur mon front les lettres de l'indicible  
Pas fini d'attendre que  
Sous mes yeux  
Bascule le monde

toute une tête  
à moi tout seul  
tout un carrousel  
fou à cette heure de la nuit  
bousculée  
bégayante  
enluminée

les pensées?  
des collages désordonnés  
enchevêtrés  
télescopages  
collisions mentales  
schizophrénie zigzagante

toute une tête  
à moi tout seul  
à moi  
pour cogner contre les murs  
pour faire un bruit  
assourdissant  
pour couvrir  
la cloche de l'angoisse  
pour penser enfin  
à autre chose

toute une tête  
lourde  
à appuyer sur mon coude  
à hébéter  
à presser  
à fendre en deux  
pour s'arracher la cervelle  
pour arrêter de courir en cercle  
de plus en plus vite...

...toute une tête magazine  
truffée  
remplie à ras bord  
des images incohérentes du jour  
surinformée  
surprenante  
toute une tête qui déborde  
toute une tête préoccupée  
épuisée  
et qui voudrait tant  
dormir

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

déjà parti sans laisser d'adresse  
je couche dans le lit des gares sous l'œil éberlué des ouvriers  
matinaux et gris  
rongeant mes ongles comme un loup trop haut sur pattes  
et reniflant sans trop y croire la poussière écarlate des néons  
vitrines émigrées  
étoilées de reflets erratiques  
feux rouges crépitants  
totems Incas  
frôlés d'adorateurs livides  
culte dont le rite m'échappe  
peuple élu et souverain à gueule sinistrée  
parmi eux  
mon père  
visage de bois  
ma mère  
avec le regard absent qu'elle avait la veille de sa mort  
puis d'autres champignons de chair  
mus par le ronflement maléfique des moteurs  
cour des miracles  
ma vie s'y égrène comme un chapelet  
rythmé par le tic-tac des montres  
de cinq milliards de montres pour toute la terre  
ça finit par faire dans ma tête un bruit  
énorme  
effarant  
Louis  
"Est-ce ainsi que les hommes vivent ?"

Verticale

Il n'est plus que d'espérer en l'avenir

Comme corde tendue entre deux hémisphères

Comme hier et demain pendus entre les jambes

Comme locomotive courant après ses rails

Comme mythique certitude

Quand sortant à peine de la nudité de sa mère

On rencontre un monde

Qu'on commence à ne pas comprendre

Que déjà on apprend

A se lécher les plaies et les griffes le soir

En tête à tête avec sa lampe de chevet

A se masturber sous les couvertures

Par refus

Par désir incoercible de refaire

En arrière

Le chemin

le vide étend ses peluches  
sur des heures vertes  
à la transparence glauque d'aquarium  
il est temps d'ouvrir l'œil  
le gauche  
sur la fente que le monde propose à la curiosité de notre attente  
pour y glisser l'autre œil  
le droit  
comme une blatte inquisitrice des trous de serrures  
il est plus que temps de voir  
et de voyeurer

nous voici tous aux trousseaux du ternement des jours  
nous voici froid regard  
nous voici épuisés  
nous voici couchés  
la certitude béante des scorpions morts d'ennui dans les paumes  
nous voilà rassurés  
accrochés en dépit du bon sens aux rames de l'espoir  
et de l'attente  
contemplant sans fin  
pour y prendre courage nos yeux réciproques  
nous voilà processionnant en rond dans nos cages  
bardés de désirs  
écrevisses aux mandibules besogneuses  
mâchant sans plaisir la médiocrité des jours  
nous voici éjaculant  
toutes les trente secondes  
sur la ferveur assoiffée du sol  
jusqu'à la lie de l'habitude  
jusqu'à cracher au jour de l'âge  
nos vertèbres  
jusqu'à  
dérisoirement  
finir